



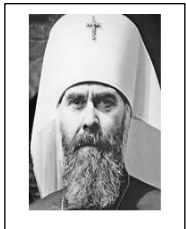
COMPLÉMENT AU *LIVRET LITURGIQUE HEBDOMADAIRE*

L'évangile du jour

**LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM
(Lc 7, 11-16)**



**Série : Foi et spiritualité orthodoxe –
*Homélies et commentaires***



DIMANCHE DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM ⁽¹⁾

par Mgr Antoine (Bloom) de Souroge

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

À travers les miracles du Christ, nous découvrons la relation riche et étonnante de Dieu avec notre terre et avec nous, les hommes. D'un côté, sa compassion – non seulement sa capacité d'aimer et d'avoir pitié de l'extérieur mais de souffrir avec nous, plus profondément que nous (car Il est d'une profondeur abyssale) de supporter la souffrance, le malheur et parfois l'horreur de notre vie terrestre. Dans le récit d'aujourd'hui, nous entendons que le Christ a eu pitié de cette mère, veuve, qui avait perdu son fils unique ; une pitié douloureuse parce qu'Il n'a pas créé le monde ni l'homme pour cela, et la mère n'a pas mis au monde son fils pour qu'il meure prématurément. Dans cette pitié du Christ, dans cette compassion, cette capacité à porter avec nous nos propres souffrances, se révèle une des faces de la relation de Dieu avec nous et le monde. Par ailleurs, tous ces miracles, tout ce souci, cette angoisse pour le monde ne nous disent-ils pas que la terre est aussi chère à Dieu que le ciel ? Nous pensons toujours à Dieu comme s'Il était un dieu céleste, détaché de la terre. Ce n'est pas exact : la terre Lui est infiniment chère.

(Voir la suite du texte en page 4).

Autres lectures : **Archevêque Job de Telmessos** (en page 5). Homélies : du **Père René Dorenlot** (en page 8), du Père Noël Tanazacq (en page 11), du **Père Placide Deseille** (en page 14), et du **Père Boris Bobrinskoy** (en page 17)

L'Évangile du jour avec les Pères de l'Église (en pages 20 à 28)



saint Grégoire de Nysse
(v.335-395)



Saint Ambroise de Milan
(339-397)



Saint Silouane
(1866-1938)

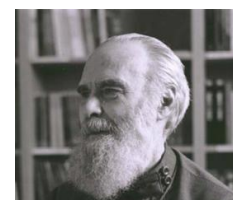
LIVRET À EMPORTER POUR LIRE ET MÉDITER LES TEXTES CHEZ SOI.

ÉVANGILE



Lecture du saint Évangile selon saint Luc *(du jour) (Lc 7, 11-16)*

En ce temps-là, Jésus se rendit dans une ville appelée Naïm ; plusieurs de ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. Or, quand il fut près de la porte de la ville, voilà qu'on transportait un mort pour l'enterrer : c'était un fils unique dont la mère était veuve ; et il y avait avec elle une foule considérable de gens de la ville. À sa vue le Seigneur fut touché de compassion pour elle et lui dit : Ne pleure pas ! Puis, s'approchant, il toucha le cercueil et les porteurs s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ! Et le mort se dressa sur son séant et se mit à parler. Puis Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte, et ils rendaient gloire à Dieu en disant : Un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu a visité son peuple.



Homélie de Mgr Antoine (Bloom) de Souroge **LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM**

(SUITE DU TEXTE DE DEUXIÈME DE COUVERTURE (page 2))

Un père de l'Église a dit que le nom de « Père » est plus significatif et juste concernant Dieu que le mot « Dieu ». En effet le mot « Dieu » se rapporte à l'indifférence, à la distance à ce que nous serions séparés de Lui par la nature, la sainteté ; le mot « Père » est synonyme de familiarité, de parenté. Ainsi, en Christ, Dieu se révèle à nous comme Père. Rien de terrestre ne Lui est indifférent ni étranger. Il a créé le ciel et la terre égaux, Il vit une vie aussi bien terrestre que céleste. D'abord par son amour créatif et sa direction et ensuite par l'incarnation du Verbe Divin la terre et le ciel se sont unis, Dieu et sa créature sont devenus parents, nous sommes devenus siens et Lui est devenu des nôtres. Le Christ nous est apparenté par son humanité, Il est notre frère et la relation de Dieu avec la terre doit être la nôtre : vigilante, attentive ; nous devons scruter le destin de la terre d'un amour attentif. Les œuvres de Dieu sur terre surpassent tout ce que nous pourrions entreprendre, tout ce que nous pourrions espérer faire, et pourtant, en nous et par nous Il accomplit des œuvres véritablement divines.

Dans le récit d'aujourd'hui nous entendons comment le Sauveur a ressuscité, a rendu la vie terrestre, a intégré dans la vie terrestre la joie d'un homme qui était passé par cette vie et l'avait quittée. Il a rendu à un être humain la vie, une vie temporaire, impétueuse, difficile, afin qu'il accomplisse quelque chose dans cette vie : non pas pour qu'il végète mais pour qu'il vive et agisse. A nous aussi, cela est donné, à condition que nous le désirions d'un cœur sincère, à condition que nous fournissions un effort créatif et parfois douloureux, de rendre la vie à des gens qui sont morts pour cette vie qui ont perdu espoir et continuent d'exister mais ne vivent plus, à des gens qui ont perdu la foi en Dieu, en l'autre, en eux-mêmes, et qui vivent dans l'obscurité et le désespoir. Il nous est donné de rendre la vie à ceux qui ont perdu la vie pour lesquels il ne reste qu'une existence morte, grise et terne. En cela nous agissons de concert avec Dieu ; et rendre la foi en lui-même, la foi en l'être humain, la foi en Dieu, la foi en la vie est aussi important que de lui rendre la vie comme l'a fait le Christ par ce miracle. Amen.

15 octobre 1972

(1) Monseigneur Antoine BLOOM, Homélies pour chaque dimanche, pages 125-1278, Editions Sofia, 2018.

TROISIÈME DIMANCHE DE LUC ⁽¹⁾

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM

par l'Archevêque Job de Telmessos



Aperçu : L'Archevêque Job de Telmessos commente le récit de la résurrection du fils de la veuve de Naïm (*Lc 7,11-17*), un miracle unique à l'évangile de Luc, qui préfigure à la fois la résurrection du Christ et celle de tous les croyants. Ce miracle, survenant après d'autres guérisons, culmine dans la révélation de la victoire du Christ sur la mort. Le jeune homme ressuscité, fils unique d'une veuve, symbolise le Christ, lui-même Fils unique du Père et de la Vierge Marie. La compassion de Jésus pour cette mère en deuil rappelle celle qu'il manifestera envers sa propre mère au pied de la Croix. Le nom Naïm, signifiant "endormi", souligne la transformation de la mort en sommeil par la résurrection. Le Christ, en commandant au jeune homme de se lever, préfigure la résurrection des morts promise à la fin des temps, mais aussi celle que nous vivons déjà spirituellement par le baptême, où nous sommes ensevelis et ressuscités avec le Christ. Le miracle se déroule à la porte de la ville, lieu de rencontre entre deux cortèges : celui du Christ et celui du mort. Cette porte symbolise le Christ lui-même, par qui nous entrons dans la vie éternelle (*Jn 10,9*).

Les témoins du miracle glorifient Dieu, reconnaissant sa présence parmi eux. Cette rencontre des deux foules préfigure l'Église, où juifs et païens sont réunis dans la foi en la résurrection et la vie éternelle. Enfin, l'Archevêque rappelle que le Christ, Terre des vivants, transforme notre regard sur la mort. En lui, la mort n'est plus une fin, mais un sommeil, et nous vivons dans l'espérance de la résurrection. Forts de cette foi, nous prions pour les défunts en les considérant comme vivants en Christ, car il est Seigneur des morts et des vivants.

Nous venons d'écouter le passage de l'évangile selon saint Luc relatant le miracle bien connu de la résurrection du Fils de la veuve de Naïm (*Lc 7, 11-17*). Ce récit, qui ne se trouve que dans l'évangile de Luc, survient après une série de miracles que l'évangéliste assemble de manière progressive : la

guérison d'un lépreux, d'un paralytique, d'un homme à la main sèche, du serviteur du Centurion. Ces récits culminent sur l'épisode de la résurrection fils de la veuve de Naïm. Elle n'est pas sans nous rappeler l'épisode d'Élie qui avait redonné la vie au fils de la veuve de Sarepta (*1 Rois 17,*

24). Dans les quatre évangiles, nous trouvons trois récits de résurrection : celle du fils de la veuve de Naïm (Lc 7), celle de la fille du chef de la synagogue (Mc 5) et celle de Lazare (Jn 11). Tous ces récits préfigurent et annoncent la résurrection du Christ.

C'est particulièrement vrai dans ce récit de la résurrection de ce jeune homme qu'on s'apprête d'enterrer. Nous pouvons y voir une préfiguration de l'ensevelissement du Christ et de sa résurrection. C'est sans doute pourquoi les Apôtres se sont souvenus après la résurrection du Christ de cet épisode préfigurant la fin de leur maître et sa victoire sur la mort. La préfiguration de la résurrection du Christ est d'autant plus accentuée par le fait le mort dont il est question dans le récit d'aujourd'hui était un fils unique, et que sa mère était veuve (Lc 7, 12).

La résurrection du fils de la veuve de Naïm préfigure la résurrection du Christ

Notre Seigneur est doublement Fils unique : Fils unique du Père, né sans mère dans sa divinité ; fils unique d'une Mère vierge, donc né sans père, dans son humanité. Le Christ est bouleversé par la douleur voyant cette veuve venant de perdre son fils unique, comme il sera bouleversé par la douleur de la Très Sainte Mère de Dieu se tenant au pied de la Croix, le jour de la crucifixion. Il dira à la veuve : « *Ne pleure pas !* » (Lc 7, 13). Saint Côme de Maïouma, dans son hymne du grand samedi, lui fait dire à Sa Mère : « *Ne pleure pas sur moi, Mère, voyant dans le tombeau le Fils que tu as conçu en ton sein sans semence, car je me*

lèverai et me glorifierai, et relèverai avec gloire comme Dieu ceux qui avec foi et amour te magnifient sans cesse ».

Elle est aussi une figure de la résurrection de tous ceux qui croient au Christ

Le nom Naïm signifie endormi, calme. C'est le seul usage de ce nom dans toute la Bible. Le jeune homme est endormi dans la mort, et le Christ vient réveiller en lui ses forces vitales pour avoir le désir de se lever et de parler. Le Seigneur, dans l'épisode d'aujourd'hui, dit justement au fils : « *Jeune homme, lève-toi !* » (Lc 7, 14). Se lever, dans le langage biblique, signifier ressusciter. La résurrection du fils de la veuve de Naïm est certes une figure de la résurrection du Christ, mais elle est aussi une figure de la résurrection de tous ceux qui croient au Christ. Cette résurrection aura certes lieu à la fin des temps, puisque nous confessons dans le symbole de foi que nous attendons « *à la résurrection des morts et à la vie du siècle à venir* ». Mais cette confession de foi vient immédiatement après avoir affirmé croire « *en un seul baptême pour la rémission des péchés* » qui signifie, selon l'apôtre Paul, notre mort, notre ensevelissement et notre résurrection avec le Christ. En effet, l'Apôtre nous dit : « *ayant été ensevelis avec lui par le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui, par la foi en la puissance de Dieu, qui l'a ressuscité des morts* » (Col 2, 12).

Le Christ est la porte par laquelle nous entrons dans la vie éternelle

Dans l'épisode d'aujourd'hui, nous voyons à l'entrée de la ville de Naïm la rencontre de deux foules, de deux cortèges. Beaucoup de gens de la ville, nous dit l'évangéliste, formait un cortège funèbre et sortait de la ville pour aller enterrer le mort. Un autre cortège, lui, entrait dans la ville : « *une grande foule qui faisait route* » avec notre Seigneur et ses disciples. Les deux foules se croisent. Elle se croisent à la porte de la ville. Or, dans l'évangile de Jean, notre Seigneur et Sauveur se présente comme la porte : « *Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages* » (Jn 10, 9). Le Christ est la porte par laquelle nous entrons dans la vie éternelle.

Ayant été témoins de la résurrection du fils de la veuve, préfigurant la résurrection du Christ, « *tous glorifient Dieu* » reconnaissant que « *Dieu a visité son peuple* » (Lc 7, 16). Les deux cortèges sont ainsi réunis dans la personne du Christ dans une même action de grâces. Les deux foules réunies aux portes de Naïm préfigurent ainsi l'Église réunissant juifs et disciples du Christ dans une même action de grâces après avoir été témoins de la résurrection du Christ. Elles préfigurent l'unique Église du Christ, où païens et juifs sont réunis au même héritage : la résurrection des morts et la vie éternelle dans le Royaume de Dieu.

Le Christ est la Terre des vivants
Notre Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants (Mt 22, 32). En Christ, la mort a été vaincue. Mais le miracle de la résurrection du fils de la veuve de Naïm n'est pas seulement une figure de la résurrection du Christ et de notre propre résurrection. Notre espérance en la résurrection s'enracine dans le présent et transforme notre regard sur le monde et sur ceux qui nous entourent. La foi en Jésus-Christ n'est pas une foi qui pleure la mort : elle est la foi en la vie éternelle et des vivants. Le Christ lui-même est la Terre des vivants. C'est pourquoi lorsque nous aussi traversons des deuils pendant notre vie, notre regard sur la mort est transformé par la résurrection du Christ : celle-ci n'est plus une fin, mais un sommeil. Nous prions pour nos défunts comme ceux qui « *se sont endormis dans le Seigneur* ». En Christ tous sont vivants. Car, comme le dit l'Apôtre Paul, « *le Christ est mort et il a vécu, afin de dominer sur les morts et sur les vivants* ». A Lui gloire et adoration dans les siècles des siècles. Amen.

– Archevêque Job de Telmessos

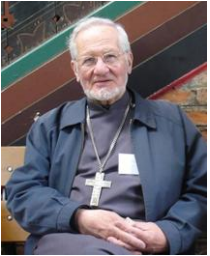
(1) Source internet : www.telmessos.eu/2016/10/09/troisieme-dimanche-de-luc/#more-206



Job Getcha, né Ihor Getcha le 31 janvier 1974 à Montréal, au Québec, est un évêque orthodoxe, docteur en théologie et professeur. En 2013, il a été élu à la tête de l'Archevêché des églises orthodoxes russes en Europe occidentale avec le titre d'Archevêque de Telmessos et d'Exarque du Patriarcat œcuménique. Il est également devenu recteur de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. En 2015, il a quitté ses fonctions à l'Archevêché pour devenir représentant du Patriarcat œcuménique de Constantinople auprès du Conseil œcuménique des Églises à Genève. En tant que théologien et professeur, Job Getcha enseigne à l'Institut d'études supérieures en théologie orthodoxe du Centre orthodoxe du Patriarcat œcuménique de Chambésy à Genève et à l'Institut catholique de Paris. Il a également écrit des ouvrages, dont le "Typikon décrypté", qui explore la liturgie byzantine et aide à la compréhension du Typikon, le livre liturgique contenant l'ordo de la célébration liturgique. 📖

Par ces résurrections, Jésus a montré que le pouvoir de la mort était brisé»

par le Père René Dorenlot ⁽¹⁾



Aperçu : Dans son homélie, le Père René Dorenlot évoque les trois résurrections opérées par Jésus – le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre et Lazare – comme des signes annonçant la victoire de Jésus sur la mort. Bien que ces miracles soient rares, leur signification est essentielle : ils montrent que, par sa Résurrection, Jésus brise le pouvoir de la mort. Ces résurrections, bien qu'éphémères puisque les ressuscités mourront à nouveau, préfigurent la Résurrection définitive offerte en Christ. Jésus, en ressuscitant le fils de la veuve, console la mère endeuillée et révèle qu'avec lui, la mort n'est plus un échec irrémédiable. Il détient les clés de la mort et de l'enfer, et sa propre Résurrection élève notre humanité à la gloire du Royaume éternel. Par sa passion, sa mort et sa Résurrection, il nous arrache à la puissance des ténèbres pour nous faire passer dans le Royaume de Dieu, comme le souligne saint Paul. Ce passage, déjà anticipé dans notre vie terrestre, implique un arrachement à nos passions, distractions et convoitises, pour renaître à une vie nouvelle en Christ.

Le Père Dorenlot rappelle que si la mort physique reste inévitable, elle devient une offrande ultime à Dieu, un acte d'adhésion au Christ mort et ressuscité. Par cette dernière offrande, nous ratifions notre union au Sauveur et entrons définitivement dans le Royaume. Jésus est ainsi le chemin, la vérité et la vie : il est notre espérance, notre guide et le principe de notre résurrection. Sa parole à la veuve de Naïm, « *Ne pleure pas* », résonne comme une promesse de consolation et d'espérance pour tous : il prépare une place pour chacun dans le Royaume. Gardons cette foi et cette espérance, car en Christ, la mort n'est plus qu'un passage vers la vie éternelle.

Au Nom du Père et du Fils et du Saint- Esprit.

Jésus, répètent les évangélistes, a guéri beaucoup d'infirmités et de maladies. Il a

chassé bien des démons. Quelques-uns seulement de ces miracles ont été

rapportés. Par contre, Jésus n'a probablement pas opéré d'autres résurrections que les trois qui nous sont connues, celles du fils de la veuve de Naïn, de la fille de Jaïre et celle de son ami Lazare. Sans doute Jésus aurait pu accomplir beaucoup plus de résurrections. S'il ne l'a pas fait, c'est que le nombre des miracles n'importait pas, mais leur signification. D'ailleurs, disait saint Jean, ce sont des "signes". Que signifie donc la résurrection du jeune mort de Naïn ?

La mort, nous ne la connaissons que trop. Nous avons tous éprouvé ce vide, cette béance devant la disparition des êtres chers. La mort scelle le destin de toute une vie d'une manière qui paraît irréversible. Et si la mort de ceux qui nous précèdent est déjà choquante, combien plus celle d'un enfant paraît inacceptable. Reconnaissons en nous ce refus, cette révolte, au moins dans la sphère affective. Et est-ce cela, on peut se le demander, qui pousse le monde contemporain à cette avidité de vivre immédiate ? La vie est courte ; il faut tout, tout de suite, et coûte que coûte.

Demain est un néant, demain il sera trop tard. L'homme ne peut se réaliser que dès aujourd'hui. Ce qui est vrai, d'ailleurs, mais de tout autre façon. Car l'irréversible déchirure de l'être qu'est la mort ne réduit pas à néant le sens de nos vies ici-bas. Depuis Jésus, avec Jésus, la mort n'est plus la mort, l'échec sans appel de nos espérances.

C'est pourquoi Jésus arrête le pauvre convoi de Naïn, console la mère – "ne pleure pas" – et lui rend son fils vivant. La foule prise de stupeur s'écrie : "Un grand prophète a surgi parmi nous".

Pourtant le jeune homme de Naïn, comme la fille de Jaïre, comme Lazare, n'est revenu à la vie que pour mourir une seconde fois. Ce n'est évidemment pas pour laisser la mort reprendre ses droits que Jésus est venu. Mais, par ces résurrections, Jésus a montré que le pouvoir de la mort était brisé. Avant même sa propre Résurrection, Il a montré qu'Il détenait en toute puissance les clefs de la mort et de l'enfer.

Les clefs des résurrections et des guérisons pratiquées par Jésus se trouvent dans sa propre Résurrection. Par sa Résurrection, Jésus a élevé en gloire notre nature dans l'éternité du Royaume. Ayant accepté de mourir avec nous, comme nous, Jésus nous ressuscite avec Lui pour nous entraîner avec Lui dans les Cieux. D'ores et déjà une résurrection véritable et définitive nous est acquise dans le Christ. D'ores et déjà nous sommes appelés à la vie des siècles. "Dieu, dit saint Paul, nous a ressuscités et fait asseoir aux Cieux dans le Christ Jésus." (1)

Cette fin dernière de l'homme, notre participation à la vie divine dans l'éternité, est l'œuvre pour laquelle Jésus s'est incarné et immolé. "Le Fils nous a arrachés à la puissance des ténèbres, dit encore saint Paul, et nous a fait passer dans le Royaume"(2). Un arrachement et

un passage, voici ce que Jésus fait de nos vies terrestres. Voici le vrai miracle dans lequel Il nous introduit. Jésus nous arrache à nous-mêmes pour nous faire renaître avec Lui. Voici comment il nous faut aborder, en ces jours qui sont les nôtres, notre mort et notre résurrection. L'arrachement, c'est la figure, les prémices et déjà la réalisation de notre mort. Car si nous savons que nous devons mourir, nous ne le réalisons pas tant que nous n'y sommes pas confrontés. Mais Jésus nous donne d'anticiper ce moment dernier, et en l'anticipant de déjà le recevoir et le vivre dans la paix, dans sa paix. Dès aujourd'hui, Jésus recrée notre vie et notre être en vue de l'éternité. Chaque fois qu'Il nous arrache à nos diversions, à nos distractions, à nos passions, à tout ce qui nous accapare et nous lie aux convoitises du monde et nous détruit mortellement. Chaque fois que pour Jésus nous vivons un arrachement, que nous souffrons un renoncement, nous mourons déjà à nous-mêmes pour renaître à une vie nouvelle en Lui. Jésus nous fait passer d'une vie de néant à la vie véritable. Il nous entraîne déjà vers la vie du Royaume.

Reste qu'il faudra bien mourir de mort corporelle, quand bien même nous aurions déjà goûté la vie du monde à venir. Reste que viendra, un jour, l'instant si redouté de la mort, comme Jésus d'ailleurs a redouté la sienne. Mais Jésus est venu pour notre salut et le salut du monde. Quelle qu'ait été l'horreur

absolue de la mort pour Lui le Vivant – horreur qu'Il n'accepta, dit l'Apôtre, qu'avec cris et supplications (3)–, Jésus est entré dans la mort et l'a prise sur Lui pour en faire l'offrande à son Père et à chacun de nous.

Préparons-nous pareillement à faire de notre mort une offrande ultime qui s'unisse à celle du Seigneur, une offrande au Père et au monde. Cet acte d'offrande met le comble à notre conformation au Christ mort et ressuscité. Notre mort nous donne le pouvoir de ratifier une dernière fois notre adhésion au Sauveur. Notre mort nous fait vivre notre dernier arrachement au monde et nous ouvre le passage définitif au Royaume.

Pour nous Jésus est le chemin, la vérité et la vie. Il l'a dit. Il n'y en a pas d'autre. Puisqu'Il est la vérité, Il est le fondement de notre espérance. Puisqu'Il est le chemin, Il est notre seul guide et notre seule voie ici-bas. Puisqu'Il est la vie, Il est le principe de notre résurrection et de la gloire qui nous attend. Gardons en nous, dans la joie et l'action de grâce, sa parole de consolation et d'espérance à la mère du jeune mort de Naïn : "Ne pleure pas". Ne pleurons pas ;

Il est venu nous préparer à tous une place dans le Royaume et nous prendre avec Lui. Amen.

Notes 1. Cf. épître aux Éphésiens II, 6. 2. Cf. épître aux Colossiens I, 13. 3. Voir l'épître aux Hébreux V, 7.

(1) Homélie du P. René Dorenlot prononcée en 1990

Source internet : [Source internet : Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://Source internet : Accueil (saintsymeon.fr)) Feuillet no.43

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM



par le Père Noël Tanazacq ⁽¹⁾
recteur de la paroisse Sainte-Geneviève-Saint-Martin



Aperçu : Dans son homélie, le Père Noël Tanazacq médite sur la résurrection du fils de la veuve de Naïm, un événement unique rapporté par saint Luc. Ce miracle, accompli au début de la vie publique du Christ, illustre à la fois une réalité historique et une symbolique profonde. Naïm, qui signifie "bonheur", devient le théâtre d'une rencontre saisissante entre deux cortèges opposés : celui de la vie, conduit par le Christ, et celui de la mort, mené par le jeune homme décédé. Le cortège du Christ, ascendant et porteur d'espérance, symbolise la réouverture du paradis et la marche vers le bonheur éternel. En revanche, le cortège funèbre, descendant, incarne l'humanité déchue, enfermée dans la mort et le péché. La veuve en larmes représente Ève, qui a perdu Dieu, son époux céleste, et engendré l'humanité pour la mort.

Le Christ, ému de compassion devant la souffrance de cette mère, intervient avec puissance. Il console la veuve par ses paroles réconfortantes : « *Ne pleure pas* », puis touche le cercueil, arrêtant le cortège de la mort. Par ce geste, Jésus manifeste qu'il change le cours de l'histoire humaine en transformant la mort en vie. Il commande au jeune homme de se lever, et celui-ci ressuscite, montrant par sa posture debout et sa parole qu'il est à nouveau vivant. Ce miracle, le premier où Jésus ressuscite un mort, confirme l'enseignement qu'il avait donné dans le *Sermon sur la montagne*.

L'évangile précise ensuite que Jésus rend le jeune homme à sa mère, geste porteur d'une signification théologique. Le Christ, en restaurant la vie, redonne à Ève l'humanité qu'elle avait perdue par le péché. La veuve devient aussi une figure de l'Église, selon saint Ambroise, ou de Marie, dont les larmes et l'intercession fléchissent le cœur de son Fils. Marie, par son obéissance, rachète ainsi la désobéissance d'Ève.

Enfin, les deux cortèges ne font plus qu'un, réunis par le Christ qui les conduit vers la vie divine et le bonheur éternel. La foule, émerveillée, reconnaît en Jésus un prophète et loue Dieu pour sa visite parmi son peuple. Ce miracle, toujours admiré 2000 ans plus tard, témoigne de la mission de Jésus : vaincre la mort et offrir la vie éternelle.

Le Christ nous conduit vers le bonheur

Le Seigneur est au début de Sa vie publique : Il a prononcé Son grand discours inaugural, le « Sermon sur la montagne », qui constitue la nouvelle loi,

l'échelle spirituelle qui permet, par ses huit degrés, d'atteindre la perfection et d'accéder au Ciel. Aussitôt après avoir annoncé la Bonne Nouvelle par Sa parole,

Lui le Verbe de Dieu, Il accomplit des œuvres thaumaturgiques (des miracles) pour témoigner de la puissance divine qui est en Lui et pour confirmer Sa Parole : Il sauve de la mort le serviteur du Centurion, atteint d'une maladie incurable. Le lendemain Il se met en route vers Naïm, une petite ville qui se trouve à peu près à 30 km au sud de Capharnaüm sur les collines du petit Hermon et d'où on a une belle vue sur Nazareth. C'est là qu'Il va accomplir ce très grand miracle, qui n'est relaté que par Saint Luc.

Mais avant de parler de l'évènement lui-même, il faut d'abord broser le tableau qui a une signification symbolique remarquable, d'autant plus que le Christ est au début de Sa mission terrestre.

Naïm signifie « bonheur » en hébreu¹. L'évêque Jean faisait remarquer, dans une homélie inspirée², que devant la porte de cette ville du bonheur, qui symbolise le Ciel, deux cortèges, deux foules allaient se rencontrer, tous deux conduits par un jeune homme, le cortège du Christ et le cortège du jeune homme mort. Ces deux « processions³ » allaient en sens inverse : l'une allait vers la vie et l'autre vers la mort.

Le Christ, qui a environ 30 ans et qui est donc un homme dans la plénitude de la jeunesse, conduit ceux qui veulent le suivre (Ses disciples et la foule de ceux qui ont entendu le Sermon sur la montagne) vers le bonheur éternel, le paradis réouvert, le Royaume de Dieu. C'est un cortège ascendant (Naïm est à flanc de montagne).

L'autre cortège est une pompe funèbre, qui fuit le bonheur. Il est conduit par un jeune-homme mort, suivi par sa mère,

une veuve en larmes, et par une foule de gens tristes. Il tourne résolument le dos au bonheur (il n'y a qu'une porte à Naïm, comme dans le Royaume de Dieu) et va définitivement vers la mort. Ce cortège représente l'humanité déçue, qui est exclue du Paradis. La veuve en larmes symbolise Ève, qui a perdu l'Epoux céleste -Dieu- et qui a engendré l'humanité pour la mort. Son fils mort est un tout jeune homme⁴ parce que le péché est un enfantillage : l'Homme n'est pas parvenu à la maturité. Elle pleure son enfant, l'humanité vouée à la mort. C'est un cortège descendant.

La rencontre de ces deux cortèges est saisissante. Et il y a une adéquation étonnante entre la réalité historique et le symbole. En effet cet évènement est historique : c'est vraiment le Christ qui est là et Il va réellement ressusciter ce jeune homme ; tous ces gens ont un nom et ils ont existé. Mais simultanément cette scène représente symboliquement la chute de l'Homme et son relèvement par le Christ.

La veuve « dolente », comme on le disait en ancien français⁵ ne regarde pas le Christ et ne Lui dit rien, parce qu'elle ne Le connaît pas et que, face à la mort, « on ne peut rien » : elle est entièrement dans sa souffrance. Mais le Christ, Lui, l'a vue. Il ne dit pas qui Il est. Mais l'Évangile nous révèle une merveille : voyant la souffrance de cette veuve qui a tout perdu, le Seigneur est « ému de compassion⁶ pour elle ». La compassion consiste à « souffrir avec quelqu'un », c'est-à-dire à porter sa souffrance, le soulager. Une émotion est un sentiment qui s'exprime physiquement, c'est-à-dire qu'elle est vécue dans la chair : elle

permet d'entrer en communion avec l'autre. Dans l'Antiquité une femme était d'abord soumise à son père, puis à son mari, puis si elle le perdait, à son fils (si elle avait la chance d'en avoir un). Une veuve qui perdait son fils n'était plus rien, n'avait plus de place dans la société. Le Christ a pitié d'elle : ses larmes touchent son cœur. Puis le Seigneur console la veuve : « ne pleure pas ». Lorsqu'une épreuve nous fait fondre en larmes et qu'un ami nous dit : « ne pleure pas », quelle consolation ! C'est déjà l'aurore du renouveau : on sent poindre une lueur d'espoir. La première parole du Christ est toujours pour reconforter, rassurer et aider, en toutes circonstances.

Deuxième acte : le Seigneur touche le cercueil (la civière). Il arrête le cortège de la mort. Les deux cortèges auraient dû seulement se croiser, s'ignorer. Mais en fait, il y a une vraie rencontre. La main divine qui a tout créé touche la mort pour la transformer en vie. Le Christ change le cours inexorable de l'histoire : par Son incarnation, Il arrête la descente abyssale de l'humanité vers le non-être, la régression infernale.

Puis Il commande à la mort : « Jeune homme, Je te le dis, lève-toi »⁷ (Moi qui suis le Verbe du Père, Je t'ordonne de revivre. « Et le mort s'assit et se mit à parler » : la position debout (qui va suivre juste après) et la parole, sont les deux signes visibles de la vie. Le jeune homme

est ressuscité, et devant une foule de témoins. C'est la première fois que le Seigneur ressuscite un mort. Ce miracle confirme tout ce qu'Il a dit sur la Montagne.

Mais cette histoire admirable ne s'arrête pas là. L'Évangile ajoute une phrase qui peut sembler anodine, mais qui a une signification théologique importante : « Jésus le rendit à sa mère ». Le Christ rend à Ève l'humanité qu'elle avait enfantée pour la mort : Il restaure Ève. C'est pourquoi le personnage de la veuve peut aussi symboliser l'Église, comme le dit Saint Ambroise de Milan⁸ Mais on peut aussi y voir l'image de Marie, car la Théotokos a, par son comportement, apporté le repentir pour toute l'humanité et ses larmes ne cessent de fléchir le cœur de Son Fils (qu'on se souvienne de Cana : « ils n'ont plus de vin »)⁹. Marie rachète Ève.

Les deux cortèges désormais ne font plus qu'un : tous sont rassemblés, réunis par le Christ qui les conduit vers le bonheur éternel, la vie divine. Tout le peuple est dans l'admiration, car « un grand prophète a paru » et « Dieu a visité Son peuple ».

2000 ans après, nous sommes toujours dans la même admiration. Laus tibi, Christe !

P. Noël Tanazacq

Notes :

1. Naïm a le double sens de « beauté » et de « agréable » : délicieux.
2. Evêque Jean de St Denis : la Veuve de Naïm ou le Christ source de bonheur, in : Homélies, Présence orthodoxe, 1971, p.74-773.
3. Du latin « procedere » : aller en avant, s'avancer.
4. Dans le texte latin « adolescens », et dans le grec « néaniskos » : il devait avoir 15 à 16 ans.
5. Du latin « doleo » : éprouver de la douleur, être affligé....
6. Dans le texte latin : « misericordia ». Mot à mot : avoir un cœur compatissant.
7. Dans le texte latin : « surge », de surgere : se mettre debout. Surgere a donné surrexit, puis resurrexit, dans le latin chrétien.
8. Par ses larmes, l'Eglise ramène [les morts] à la vie. Traité sur l'Évangile de St Luc , I (S.C. n° 45 bis, p. 214-215).



Homélie du Père Placide Deseille pour le troisième dimanche de Luc⁽¹⁾

«Oui, Dieu a visité son peuple...»



Aperçu : Dans son homélie sur la résurrection du fils de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-17), le Père Placide Deseille présente cet événement comme une parabole vivante révélant l'œuvre de salut du Christ. La foule, témoin du miracle, s'exclame : « *Dieu a visité son peuple* », exprimant la compréhension que cette résurrection n'est pas seulement un fait isolé, mais une figure du salut apporté à toute l'humanité. Ce miracle illustre que le Christ, mû par ses entrailles de miséricorde, est venu arracher les hommes aux ténèbres de la mort pour leur donner une vie nouvelle par la puissance de l'Esprit-Saint.

Cependant, le Père Placide reconnaît que le monde semble encore plongé dans les ténèbres de la mort, marqué par la violence et les conflits. Cela s'explique, dit-il, par le fait que beaucoup refusent de recevoir le Christ (Jn 1, 11). Pourtant, ceux qui l'acceptent, les saints, manifestent pleinement les fruits de sa venue. Les saints, à travers les siècles, témoignent de l'amour divin qui illumine et vivifie ceux qui sont ressuscités en Christ. Ils montrent ce qu'il advient de l'homme lorsque la vie divine prend pleinement possession de lui.

Le Père Placide rappelle que la venue du Christ n'est pas seulement un événement du passé. Dieu continue de visiter son peuple aujourd'hui, à travers les sacrements, la liturgie, la prière, la lecture de l'Écriture et les témoignages des saints. Ces visites divines transforment nos cœurs de pierre en cœurs de chair et nous permettent de ressentir l'amour et la miséricorde de Dieu. Lire l'évangile ne doit donc pas être perçu comme une simple narration de faits lointains, mais comme une histoire vivante qui s'accomplit en chacun de nous.

Enfin, le Père Placide invite les chrétiens à se réjouir de cette œuvre de salut et de la miséricorde de Dieu. La joie du chrétien repose sur cette certitude d'être aimé par le Père, dans le Fils, par la puissance de l'Esprit-Saint, amour qui est répandu dans nos cœurs grâce au Christ ressuscité.

La résurrection du fils de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-17) est comme une parabole en acte à travers laquelle le Seigneur nous révèle toute son œuvre de salut. Les témoins de la scène eux-mêmes ont perçu quelque chose de la profondeur

de ce que le Seigneur venait révéler: le récit se termine en effet par ces mots de la foule: « Dieu a visité son peuple » (Lc, 7, 16). Les témoins ont saisi qu'à travers cette résurrection, quelque chose d'infiniment plus grand, quelque chose

qui concernait tout homme et dont elle n'était qu'une image, qu'une figure, s'accomplissait sous leurs yeux.

Oui, « Dieu a visité son peuple », « mû par ses entrailles de miséricorde » (Lc 1, 68 et 78), comme le proclamait déjà, dans son cantique, le prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Dans l'évangile d'aujourd'hui, il nous est dit que c'est « ému de compassion » (Lc 7,13) pour cette pauvre femme que Jésus ressuscite son fils.

Oui, cet évangile nous renvoie d'une façon admirable à ce que Zacharie disait déjà dans son cantique, lors de la naissance de Jean-Baptiste, à travers laquelle la venue du Messie était annoncée : le Soleil Levant, mû par des entrailles de miséricorde, s'est levé sur ce qui était dans les ténèbres de la mort. Ce n'est pas seulement le fils de la veuve de Naïm qui était mort, mais c'était toute l'humanité, et nous-même. Et par cette résurrection, c'est tout le mystère du salut de cette humanité dans le Christ qui nous est ainsi annoncé et manifesté.

L'essentiel du christianisme, tout le message de l'évangile, tient en cela : Dieu, mû par ses entrailles de miséricorde, dans son Christ, dans son Fils, a visité son peuple, qui était assis dans les ténèbres de la mort, pour le ressusciter, non pas seulement en lui rendant la vie physique, mais le ressusciter en donnant à son corps et à son âme une vie dont le principe est l'Esprit-Saint.

Mais peut-être me direz-vous : en quoi les choses ont-elles changé ? Le monde

qui nous entoure n'est-il pas toujours plongé dans les ténèbres de la mort ? N'y a-t-il pas partout tout autour de nous et dans le monde entier, des guerres, des meurtres, des massacres, des assassinats ? Est-ce que la mort n'est pas partout présente ? La violence n'est-elle pas toujours à l'œuvre dans le monde, porteuse de mort ? Oui, certes, mais pourquoi ? Parce que, comme le dit saint Jean dans le prologue de son évangile : « Il est venu parmi les siens, mais les siens ne l'ont pas reçu » (Jn, 1, 11).

Certains, cependant, l'ont reçu. Ceux en qui nous est manifesté le résultat de cette venue du Christ, ce sont les saints. C'est les saints, cette nuée de témoins qui, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à nous, ont illuminé l'Église au long des siècles. Ces saints dont certains sont encore tout proches de nous, que nous avons pu connaître, un saint Nectaire d'Égine, un saint Silouane, un saint Porphyrios de Cavesokalyvia, un saint Païssios, et tant d'autres. Tous ces saints nous montrent ce qu'il advient de l'homme lorsqu'il est vraiment ressuscité, pleinement vivifié par Dieu. Le Christ vient nous arracher à l'ombre de la mort, aux ténèbres qui sont celles de la haine, celles de l'opposition entre les hommes, celle de la violence destructrice, et il vient nous communiquer son amour. Les saints rayonnent de cet amour, qui est la vie même de Dieu communiquée aux hommes.

Nous sommes témoins, nous aussi, de cette œuvre du Christ, de ce que Dieu a

vraiment visité son peuple. Tout ceci doit nous remplir de joie. La joie du chrétien doit essentiellement reposer sur cela. Nous sommes chrétiens dans la mesure où notre plus grande joie est de savoir que Dieu nous aime, que Dieu a pour nous des entrailles de miséricorde et que, mû par cette compassion, cette miséricorde, il est venu, il vient nous sauver!

Il n'a pas seulement visité son peuple une fois dans l'histoire, lors de la vie terrestre du Christ, mais tout au long de l'histoire de l'Église, tout au long de notre propre histoire, Dieu nous visite. Il nous visite à chaque liturgie, il nous visite chaque fois que nous participons aux sacrements de l'Église, il nous visite aussi chaque fois qu'à l'intime de notre cœur, il nous manifeste sa présence par le don de sa grâce, qui, par instants, dans la prière, ou peut-être à n'importe quel moment de notre vie, vient nous illuminer, spécialement quand nous lisons la vie de tel ou tel saint, quand nous lisons l'Écriture et qu'un verset de cette divine Écriture nous touche, éveille un écho profond dans notre cœur et nous incite à ouvrir ce cœur à la grâce et à l'amour de Dieu. Lorsque la parole de Dieu vient briser l'écorce de notre cœur, pour que ce cœur de pierre devienne vraiment un cœur de chair !

Tout cela, ce sont des visites du Seigneur. À travers tout cela, le Seigneur continue à visiter son peuple. À travers tout cela, le mystère de l'Incarnation du Christ, venu dans notre monde pour nous donner la véritable Vie, se réalise pour chacun d'entre nous.

Oui, quand nous lisons l'évangile, il ne faut pas le lire simplement comme le récit de faits passés, de faits peut-être merveilleux, mais finalement éloignés dans le temps.

Non, c'est notre propre histoire que nous pouvons lire dans l'évangile, c'est ce que nous vivons aujourd'hui même. Eh bien, que le Seigneur répande dans notre cœur cette joie, cette joie de sa visite, cette joie que doit nous donner son amour et sa miséricorde. Cette joie qui vient de cette conviction profonde d'être aimé par notre Père du ciel, dans son Fils et par son Fils bien-aimé, dans la puissance de l'Esprit-Saint, qui est justement lui-même cet amour répandu dans nos cœurs par le Christ ressuscité.

À la Trinité sainte soit la gloire, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, Dieu Unique, dans les siècles des siècles.

Amen

(1) Homélie du P. Placide Deseille prononcée en 2003

Source internet : Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://Accueil(saintsymeon.fr)) Feuillet no.43

Homélie du Père Boris Bobrinskoy⁽¹⁾ «UN RETOUR À LA VIE...»



Aperçu : Dans son homélie, le Père Boris Bobrinskoy médite sur la résurrection du fils de la veuve de Naïm, un miracle d'une portée universelle qui dépasse son contexte historique. Cet événement révèle à la fois la compassion de Jésus, ému par la douleur humaine, et sa puissance divine face à la mort. La rencontre de Jésus avec la procession funéraire incarne la confrontation directe entre la vie et la mort. Par ses mots pleins de miséricorde, « *Ne pleure pas* », Jésus s'adresse non seulement à cette mère, mais à toutes les mères et à l'humanité entière, marquée par la souffrance et le deuil depuis Ève, la mère de tous les vivants.

Le Père Bobrinskoy établit un lien profond entre cet épisode et le mystère de la Passion du Christ. La parole de consolation adressée à la mère du jeune homme résonne avec celle que Jésus adressera à sa propre mère sur le chemin de la Croix et au tombeau : « *Ne pleure pas, ô Mère, car je ressusciterai* ». Cet événement préfigure la mort et la résurrection de Jésus lui-même, ainsi que la douleur de Marie qui, bien qu'exempte des douleurs de l'enfantement, revivra ces souffrances au pied de la Croix. Ce miracle anticipe la victoire du Christ sur la mort et offre une consolation à tous ceux qui traversent l'épreuve du deuil.

Le Père Bobrinskoy invite les fidèles à entrer dans ce mystère de la Croix et de la consolation. Il appelle à partager, avec une profonde empathie, les souffrances des autres, de manière à transmettre la parole de miséricorde et d'espérance du Christ. Les larmes de Jésus doivent devenir nos larmes, un écho d'amour et de lumière pour tous ceux qui souffrent. Ce message, fondamental pour l'Église, est une annonce de la vie, de la joie et de la paix qui triomphent de la mort.

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Le miracle de la résurrection d'un enfant, d'un garçon, le fils d'une veuve à Nain a une résonance plus grande que nous ne le pensons. C'est un des grands miracles de Jésus que les trois évangélistes synoptiques Matthieu, Marc et Luc relatent à peu près dans les mêmes termes. Il faut essayer de la situer non

seulement dans le temps de Jésus mais je dirais même dans le temps de l'humanité entière.

L'évènement lui-même paraît simple : Jésus marche et à sa rencontre vient une procession, une procession funéraire, un cercueil est porté, et dedans cet enfant, le

cercueil étant ouvert selon la coutume de l'Orient et de la Russie et d'autres pays. La mère et la famille suivent éplorées, en larmes, et Jésus est confronté à cet événement, à la douleur humaine, à la douleur d'une mère mais aussi à cette présence de la mort, de la mort dans toute sa nudité et sa hideur, dans cette charogne, la mort qui poursuit et qui fauche impitoyablement les vies humaines.

Il y a d'une part le cœur de Jésus qui est ému, qui est mû par la miséricorde, par la miséricorde qui le pénètre. Il y a aussi la puissance de Dieu qui agit en lui, il y a le refus de cette mort que Jésus est venu combattre dans le monde. Deux paroles de Jésus, deux actes de Jésus. Tout d'abord il s'adresse à la mère en des mots très simples à la fois pleins de miséricorde et de puissance, c'est la puissance de l'amour : « Ne pleure pas ».

À travers elle, c'est toutes les mères de l'humanité qui se sentent atteintes par cette parole de miséricorde « Ne pleure pas ». Aux mères de nos jours, à tous les enfants qui souffrent, qui sont malades, qui meurent, pour tous ceux qui meurent, parce que lorsqu'un homme meurt, il redevient comme un enfant, il pense à sa mère, qu'elle soit présente ou absente, une mère présente ou absente souffre pour celui qui meurt, qui redevient un enfant démun et faible. Ce ne sont pas seulement les enfants et les mères de nos jours qui sont concernés ; c'est aussi en arrière, et je dirais jusqu'à Ève et Abel, c'est aussi la douleur de celle

dont le nom signifie « la mère de tous les vivants », qui réunit en elle, qui rassemble en elle toutes les souffrances, ces maternelles Ève, et puis c'est aussi la nouvelle Ève, la Mère de Jésus. On ne peut pas s'empêcher de voir une analogie profonde entre cette parole de Jésus à une femme « Ne pleure pas » et cette autre parole que l'Église met dans la bouche de Jésus, à travers les offices et les chants de la semaine sainte lorsque nous accompagnons avec les femmes et quelques disciples et proches de Jésus, lorsque nous accompagnons Jésus sur son chemin vers le calvaire. Et l'Église met ces mots dans la bouche de Jésus, à deux reprises, d'une part durant ce chemin et d'autre part comme si avec l'oreille intérieure de son cœur, Marie entendait les paroles qui lui sont adressées par Jésus mort et gisant dans le tombeau. Et c'est ce que nous chantons le Samedi Saint : « Ne pleure pas, ô Mère, en me voyant gisant dans le tombeau, car je ressusciterai et je relèverai ceux qui croient en moi dans la gloire, ne pleure pas, ô Mère ».

Retenons donc cette correspondance. Jésus dès le premier instant de sa venue sur terre, dès le premier moment de son ministère public marche vers la passion avant même d'en avertir et d'en instruire ses disciples. Il marche vers la passion, il sait ce qui l'attend, il sait qu'il sera lui-même démun comme cet enfant, il sait qu'il sera aux prises et saisi, pour un moment, comme vaincu par la mort, et il connaît aussi la douleur de sa Mère, de celle qui a évité, dit la tradition liturgique

de l'Église, les douleurs de l'enfantement mais qui les revivra bien plus fortement, durant ce nouvel enfantement de la mort de son fils, de son Dieu. Donc ces correspondances sont importantes à retenir, nous voyons ainsi que cet événement de la résurrection d'un enfant en présence de sa mère déborde infiniment du moment même dont il s'agit et que finalement cela éclaire aussi le mystère de Jésus lui-même et de sa mort. Il y a là une anticipation, une consolation à l'avance pour celle qui vivra, et avec quelle force, avec quelle profondeur, les douleurs de ce glaive qui lui traversera le cœur, comme l'a annoncé Syméon.

De jour en jour, d'année en année jusqu'à la fin des temps, ces Évangiles sont lus et relus, annoncés, et nous devons en faire entrer le sens, le contenu, la moelle en nous-mêmes. Nous devons savoir que nous sommes appelés à entrer dans le mystère de la croix, de la mort du Christ, mais aussi dans le mystère de la consolation.

Ce que Jésus dit à cette femme, nous sommes appelés, nous aussi, à le vivre, dans une consonance profonde à cette souffrance, à cette tristesse de l'enfant qui meurt et à cette souffrance des Amen.

parents qui le voient. Nous devons permettre que ces souffrances trouvent écho, un écho dans notre propre cœur et à cette condition nous pouvons aussi leur parler, les regarder, les aimer, avec un regard plein de larmes, des larmes lumineuses, des larmes d'amour, des larmes qui n'ont plus besoin de paroles, des larmes qui transmettent à ceux et à celles qui souffrent la parole de consolation, de joie, de miséricorde, d'espérance, de certitude aussi, comme au-delà de ce moment quelque fois inévitable qu'est la mort.

Car il y a un au-delà, il y a une vie, il y a une joie, il y a une paix et c'est cela que nous devons annoncer aux hommes de notre temps aujourd'hui et c'est cela le message fondamental de l'Église du Christ, de l'Évangile, de cet évangile d'aujourd'hui que nous devons porter en nous.

Nous devons faire ainsi que cette parole et que cette action de Jésus devienne notre propre parole, que le regard de Jésus devienne notre regard, que les larmes de Jésus deviennent nos larmes et qu'ainsi vive en nous la présence du seigneur miséricordieux – et comme nous le disons – ami des hommes.

(1) Homélie du P. Boris Bobrinskoy prononcée en 1984

Source internet : Source internet : [Accueil \(saintsymeon.fr\)](http://Accueil.saintsymeon.fr) Feuillet no.204

L'Évangile du jour avec les Pères de l'Église



saint Grégoire de Nysse
(v.335-395)

Aperçu : Dans son commentaire, saint Grégoire de Nysse démontre la crédibilité de la Résurrection en s'appuyant sur les Écritures, les prophéties accomplies et les miracles du Christ. Il commence par répondre aux doutes des incroyants en leur montrant que les prédictions bibliques, déjà réalisées (comme la chute de Jérusalem annoncée par le Christ), confirment la véracité des autres promesses, notamment celle de la Résurrection. Si les événements prophétisés se sont réalisés, il est logique de croire aussi en la résurrection finale.

Saint Grégoire explique que le Christ utilise une pédagogie progressive pour habituer les hommes à la réalité de la Résurrection. Il commence par des miracles moins spectaculaires, comme la guérison de la belle-mère de Simon et du fils de l'officier royal, avant de ressusciter des morts dans des contextes de plus en plus impressionnants. Avec la résurrection du fils de la veuve de Naïm, Jésus montre déjà sa puissance sur la mort. Il s'agit d'un miracle poignant : un fils unique, d'âge adulte, est rendu vivant à sa mère veuve, illustrant la compassion du Christ et son pouvoir divin.

Saint Grégoire poursuit avec le miracle de Lazare, mort depuis quatre jours, dont la résurrection anticipe clairement celle de l'humanité entière. Ce miracle manifeste que Jésus a autorité sur la corruption du corps et sur la mort elle-même. Enfin, le Christ confirme la vérité de la Résurrection par sa propre victoire sur la mort. Grégoire invite à contempler les blessures de Jésus ressuscité, preuve tangible de la réalité de sa résurrection corporelle.

Il conclut en affirmant que la Résurrection n'est pas seulement une promesse théorique, mais une réalité déjà attestée par les faits. Les miracles du Christ, et surtout sa propre résurrection, appellent à une foi simple et confiante, soutenue par la prophétie du Psaume : « *Tu enverras ton Esprit, ils seront créés, et tu renouvelleras la face de la terre.* » Ainsi, la Résurrection universelle marquera la fin du péché et le renouvellement de la création, où Dieu trouvera sa joie dans son œuvre parfaite.

COMMENT UN INCROYANT PEUT ÊTRE AMENÉ À CROIRE CE QU'ENSEIGNE L'ÉCRITURE SUR LA RÉSURRECTION

L'Évangile fonde la foi en la Résurrection

Quelqu'un voyant la corruption des corps et jugeant la Divinité à la mesure de ses forces soutient peut-être l'impossibilité de notre enseignement sur la Résurrection, sous prétexte qu'il ne peut admettre l'arrêt des êtres soumis au mouvement et le retour à la vie d'êtres qui ne se meuvent plus. Cet adversaire trouvera d'abord une excellente preuve de la vérité de la Résurrection, en examinant combien est digne de foi l'annonce qui en est faite : en particulier, il fondera son assentiment sur la réalisation actuelle de prophéties faites dans le passé. En effet, dans le nombre et la diversité des récits de la Sainte Écriture, il est possible de se demander si l'ensemble des prédictions qui s'y trouvent tient du mensonge ou de la vérité et de se faire par là une idée sur la doctrine de la Résurrection. Si ailleurs les paroles sont mensongères et s'écartent avec évidence de la vérité, la prophétie sur la Résurrection, elle aussi, sera fausse. Si, au contraire, les faits confirment la vérité de tout le reste, il serait logique d'en conclure à l'exactitude des prophéties sur la Résurrection. Rappelons donc une ou deux de ces prédictions et confrontons l'événement avec elles, afin de connaître par là la vérité de la Parole divine.

Le but cherché par le Christ en ses prédictions

Tout le monde connaît l'ancienne prospérité du peuple d'Israël, qui égalait toutes les puissances de la terre. On se rappelle les palais de Jérusalem, ses remparts, ses tours, la grandeur du temple. Devant ces merveilles, les disciples sont remplis d'étonnement et ils croient devoir attirer sur elles le regard du Seigneur, tellement leur admiration est grande. Ils adressent au Christ ces mots que rapporte l'Évangile : « Quelles grandes œuvres !quelles constructions ! » [1] Mais lui, leur fait entrevoir le désert qui sera en cet endroit et la disparition de ces beautés, tandis qu'ils sont tout à l'admiration du présent ; il leur dit que dans peu il ne subsistera rien de ce qu'ils voient. Puis, au moment de sa Passion, aux femmes qui l'accompagnent en gémissant sur son injuste condamnation, sans regarder au vrai sens des événements, le Christ donne le conseil de se taire sur ses malheurs, qui ne méritent pas de larmes, et de conserver leurs gémissements et leurs lamentations pour le vrai jour des pleurs, lorsque la ville sera cernée par le siège et que les malheurs se presseront tellement sur elle que l'on enviera celle qui n'a pas enfanté [2]. Il prédit le crime de ces mères qui mangeront leurs enfants, tandis qu'il proclame heureux le sein qui ces jours-là restera stérile.

Où sont maintenant ces palais ? où est le temple ? où sont ses murailles ? où sont les défenses des tours ? où est la puissance des Israélites ? N'ont-ils pas été dispersés presque par toute la terre et la ruine de leurs palais n'a-t-elle pas accompagné leur chute ?

Le Seigneur, à mon avis, n'a pas fait ces prédictions en vue des faits eux-mêmes : quel avantage y avait-il pour les auditeurs à apprendre à l'avance des événements certains ? Ils les connaîtraient par expérience, même s'ils n'en savaient rien auparavant. Le Christ cherchait à les amener logiquement à la foi en des événements plus importants. La preuve d'expérience donnée par les premiers serait la preuve de la vérité des seconds [3].

Pédagogie du Christ : gradation dans les miracles

Si un agriculteur explique la puissance cachée dans une semence et si l'homme à qui il parle, ignorant l'agriculture, ne le croit pas sur parole, il suffit au paysan, pour prouver ce qu'il dit, de montrer dans une seule semence ce qu'il y a dans toutes celles d'un « médimne » et par elle de se porter garant de tout le reste. Quand on a vu un seul grain de blé ou d'orge ou toute autre graine contenue dans un « médimne » devenir un épi après son ensemencement en terre, on ne peut pas plus douter de l'ensemble que d'un seul. Aussi, à mon avis, le mystère de la Résurrection est suffisamment, prouvé, si les autres prédictions sont reconnues justes. Bien plus, nous avons l'expérience de la Résurrection et nous en sommes instruits, non pas tant par des discours, que par les faits eux-mêmes. Étant donné que la Résurrection constitue une merveille incroyable, le Christ commence par des miracles moins extraordinaires et habitue doucement notre foi à de plus grands. Une mère qui adapte la nourriture à son enfant, allaite de son sein au début la bouche encore tendre et humide ; puis, quand poussent les dents et que l'enfant grandit, elle ne commence pas à lui offrir un pain dur et impossible à digérer, qui par sa rudesse blesserait des gencives molles et sans exercice, mais avec ses propres dents elle mâche le pain, pour le mesurer et l'adapter à la force de celui à qui elle le donne ; enfin, quand le permet le développement des forces de l'enfant, elle le conduit doucement de nourritures plus tendres à une nourriture plus solide. Ainsi le Seigneur, vis-à-vis de la faiblesse de l'esprit humain : nous nourrissant et nous allaitant par des miracles comme un enfant encore imparfait, il donne d'abord une idée de la puissance qu'il a pour nous ressusciter par la guérison d'un mal incurable : cette action est grande, mais pas telle que nous ne puissions y croire.

La belle-mère de Simon

Il commande à la forte fièvre qui brûlait la belle-mère de Simon [4], et le mal disparaît, si bien que celle dont on attendait la mort a la force de servir à manger à ceux qui étaient présents [5].

Le fils de l'officier de Capharnaüm

Ensuite il manifeste un peu plus sa puissance, en rendant à la vie le fils de l'officier royal qui, de l'avis de tous, était en danger et que l'on s'attendait à voir mourir (il était en effet sur le point de mourir, dit l'Évangile, et le père criait : « Descends avant que ne meure mon enfant » [6]). Il montre un peu plus sa puissance par le fait qu'il ne s'est

pas même approché de l'endroit où était le malade, mais que de loin il lui a rendu la vie par la force de son commandement.

Le fils du chef de la Synagogue

De nouveau il s'élève régulièrement à des miracles plus grands. S'étant mis en route pour aller vers l'enfant du chef de la Synagogue [7], il s'attarde volontairement en chemin à rendre publique la guérison cachée de l'hémorroïsse, comme pour laisser le temps à la mort d'emporter le malade. Or l'âme était depuis peu séparée du corps et les pleureuses se pressaient là avec des cris funèbres et des lamentations : lui, d'un mot, comme s'il s'agissait du sommeil, fait lever l'enfant et le rend à la vie. Ainsi il conduit d'une marche régulière la faiblesse humaine vers des œuvres plus grandes.

Le fils de la veuve de Naïm

Puis il s'élève encore dans ses miracles et, par une puissance plus grande, il met les hommes sur la route de la foi en la Résurrection. L'Écriture [8] parle de Naïm, ville de Judée. En cette ville, était le fils unique d'une veuve ; il n'était plus un enfant, encore au rang des adolescents : il atteignait l'âge d'homme. L'Écriture l'appelle un « jeune homme ». Le récit dit beaucoup en quelques lignes : c'est un vrai chant de deuil. La mère du mort, dit-il, était veuve. Vous voyez la profondeur du malheur et combien en peu de mots l'Écriture rend tout le tragique du mal. Que dit-elle en effet ? que la mère n'avait même plus l'espoir d'avoir d'autres enfants pour se guérir de la perte de celui-là : « Cette femme était veuve. » Elle ne pouvait porter ses yeux sur un autre enfant qui remplacerait le disparu : « Ce fils était unique. » La grandeur de ce malheur, tous ceux qui ne sont pas étrangers à la nature la comprendront sans peine : elle n'avait connu que lui dans ses entrailles, elle n'avait allaité que lui à son sein ; lui seul était la gaieté de sa table ; lui seul illuminait de joie la maison, quand elle le voyait jouer, travailler, faire de la gymnastique, vivre joyeux, s'en aller en public, dans les palestres ou dans les assemblées de jeunes ; lui seul était tout ce qu'il y a de doux et de précieux aux yeux d'une mère. Il était en âge de se marier et était l'unique rejeton de sa famille, le rameau de sa succession et le bâton de sa vieillesse. La mention de l'âge, en particulier, est encore un chant de deuil : l'Écriture, le désignant comme un « jeune homme », exprime la fleur de l'âge qui s'est consumée, le duvet encore tendre, la barbe qui pousse à peine et les joues encore brillantes de beauté. Que devait donc éprouver la mère ? Ses entrailles brûlaient comme un feu. Quelle amertume devait avoir son chant de deuil, tandis qu'elle entourait le cadavre dans ses bras ! Comme elle devait retarder pour le mort les soins funèbres et se remplir du malheur par des gémissements incessants. Alors l'Évangile n'omet pas non plus ce trait : « La voyant, Jésus fut remué profondément. S'avancant, il toucha le cercueil et les porteurs s'arrêtèrent. Puis il dit au mort : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. Et il le rendit vivant à sa mère. » Bien qu'il ne fût pas encore déposé dans le tombeau, le jeune homme était mort depuis assez longtemps. L'ordre du Seigneur est le même que précédemment, mais le miracle est plus grand.

Lazare

Le Christ s'en va maintenant accomplir un miracle plus sublime, afin que les œuvres visibles nous fassent approcher du miracle incroyable de la Résurrection. Un des amis et familiers du Seigneur était malade : il s'appelait Lazare. Le Seigneur, qui se trouvait loin de lui, refuse de visiter son ami, afin de donner à la mort en l'absence de la Vie occasion et puissance de faire son œuvre par la maladie. Le Seigneur en Galilée signifie à ses disciples l'état de Lazare ; il leur dit en particulier qu'il va partir pour aller le voir et faire lever celui qui est couché. Ceux-ci, peu assurés devant la brutalité des Juifs, trouvent pleine de difficultés et de risques la présence de Jésus en Judée au milieu de ceux qui veulent Le tuer. Aussi ils tardent et remettent toujours. Enfin, avec le temps, ils quittent la Galilée : le Seigneur les dominait par sa puissance et les conduisait. Il devait les initier à Béthanie aux préfigurations de la résurrection.

Résurrection universelle

Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'événement ; les rites habituels avaient été accomplis pour le mort et le corps était déposé dans le tombeau. Sans doute le cadavre se gonflait déjà ; il commençait à se corrompre et à se dissoudre dans les profondeurs de la terre, selon les lois normales. C'était un objet à fuir, lorsque la nature se vit contrainte de rendre de nouveau à la vie ce qui déjà se dissolvait et était d'une odeur repoussante. Alors l'œuvre de la résurrection universelle est amenée à l'évidence par une merveille que tous peuvent constater. Il ne s'agit pas ici d'un homme qui se relève d'une maladie grave ou qui, près du dernier soupir, est ramené à la vie ; il ne s'agit pas de faire revivre un enfant qui vient de mourir ou de délivrer du cercueil un jeune homme que l'on portait en terre. Il s'agit d'un homme âgé qui est mort et dont le cadavre, déjà flétri et gonflé, tombe en dissolution au point que ses proches ne supportent pas de faire approcher le Seigneur du tombeau, à cause de la mauvaise odeur du corps qui y est déposé. Or cet homme, par une seule parole, est rendu à la vie et ainsi est fondée l'assurance de la Résurrection : ce que nous attendons pour le tout, nous l'avons concrètement réalisé sur une partie. De même, en effet, que dans la rénovation de l'univers, comme dit l'Apôtre, le Christ lui-même descendra en un clin d'œil, à la voix de l'Archange, et par la trompette fera lever les morts pour l'immortalité [9], de la même façon maintenant celui qui, au commandement donné, secoue dans le tombeau la mort comme on secoue un songe et qui laisse tomber la corruption des cadavres qui l'atteignait déjà, bondit du tombeau dans son intégrité et en pleine santé, sans que les bandelettes qui entourent ses pieds et ses mains l'empêchent de sortir.

Sa propre résurrection

Est-ce là peu de chose pour fonder notre foi en la Résurrection des morts ? Cherchez-vous encore d'autres témoignages pour confirmer votre jugement sur ce point ? Eh bien ! Ce n'est pas sans raison, je crois, que le Seigneur, voulant traduire la pensée des hommes à son sujet, dit ces mots aux Capharnaïtes : « Sans doute, m'appliquerez-vous ce proverbe : « Médecin, guéris-toi toi-même. » [10] Celui qui sur les corps des autres a habitué les hommes à la merveille de la Résurrection devait affermir sur lui-même la

foi en sa parole. Vous voyez qu'un appel de lui produit son effet chez les autres : des hommes sur le point de mourir, l'enfant qui vient à peine d'expirer, le jeune homme porté au tombeau, le mort déjà corrompu, tous, à un seul commandement, sont rappelés également à la vie. Vous demandez où sont ceux qui sont morts dans des blessures et dans le sang, afin que la défaillance en ce point de sa puissance vivifiante n'amène pas le doute sur ses bienfaits : voyez celui dont les mains ont été transpercées par les clous, voyez celui dont le côté a été traversé par la lance. Portez vos doigts à l'endroit des clous. Avancez votre main dans la blessure faite par la lance. Vous pourrez constater de combien la pointe de celle-ci a dû s'enfoncer à l'intérieur, en calculant sa pénétration par la largeur de la blessure. La plaie laisse la place à une main d'homme ! Vous pouvez supposer combien le fer est allé profond. Si cet homme est ressuscité, on peut bien conclure en redisant le mot de l'Apôtre : « Comment certains disent-ils qu'il n'y a pas de Résurrection des morts ? » [11]

Conclusion : la foi dans sa simplicité

Le témoignage des événements passés confirme donc la vérité de toute prédiction du Seigneur : non seulement la Résurrection nous est enseignée par des paroles, mais, grâce à ceux-là même que la résurrection a rendus à la vie, les faits nous donnent la preuve de la promesse. Maintenant, quel argument reste-t-il à ceux qui ne croient pas ? Nous laisserons là tous ceux qui se fondent sur la « philosophie » ou sur de vaines erreurs pour repousser la foi dans sa simplicité et nous donnerons notre assentiment sans réserve aux brèves paroles du Prophète qui nous enseigne la manière dont se fera ce don : « On leur enlèvera, dit-il, le souffle et ils expireront et ils retourneront en leur poussière. Tu enverras ton Esprit et ils seront créés et tu renouvelleras la face de la terre. » [12] Alors le Seigneur trouvera sa joie en ses œuvres, les pécheurs ayant débarrassé la terre. Comment pourrait-on appeler quelqu'un pécheur, quand le péché n'existe plus ?

Grégoire de Nysse

NOTES

1. Marc. XIII, 1.
2. Luc. XXIII, 28,29.
3. Premier argument de fait en faveur de la résurrection : « l'accomplissement des autres prophéties »
4. Luc, IV, 38 sq.
5. Justes remarques sur l'économie de l'œuvre du Christ, sur son caractère pédagogique, selon l'idée chère à Origène et à Grégoire de la pédagogie divine.
6. Jn. IV, 46 sq.
7. Marc, V, 22 sqq.
8. Luc, VII, 11 sq.
9. I Thess. IV, 16.
10. Luc, IV, 23.
11. PS. CIII, 29, 30.
12. I Cor. XV, 12 sq.

Source primaire : La Création de L'Homme collection Sources chrétiennes n°6



Saint Ambroise de Milan
(339-397)

Aperçu : Dans son commentaire du *Traité sur l'Évangile de saint Luc*, saint Ambroise de Milan (339-397) interprète la résurrection du fils de la veuve de Naïm comme une parabole spirituelle. Il enseigne que le tombeau dont nous devons être relevés n'est pas seulement celui de la mort physique, mais aussi celui du péché, du désespoir et des mauvaises habitudes qui nous éloignent de Dieu. À travers l'ordre du Christ, « *Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi* », saint Ambroise montre que la Parole divine a le pouvoir de nous libérer de cet état de mort spirituelle.

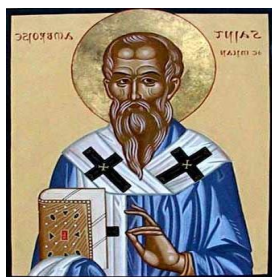
Même si nos péchés sont si graves que nous ne pouvons seul nous en repentir, saint Ambroise rappelle que l'Église, notre mère spirituelle, intercède pour nous. Comme la mère du jeune homme, elle pleure pour ses enfants perdus, compatissant profondément à leur état de mort spirituelle. L'Église, dans sa prière et sa sollicitude, agit comme une mère veuve qui supplie pour la résurrection de son fils unique.

Saint Ambroise souligne que cette résurrection spirituelle, opérée par la Parole du Christ, est un témoignage qui peut inspirer et corriger beaucoup d'autres. Celui qui était mort spirituellement se relève, retrouve la parole et la vie, suscitant l'émerveillement et la louange de la communauté chrétienne. Ce miracle devient ainsi une image des moyens que Dieu met à notre disposition pour vaincre la mort spirituelle et retrouver la vie.

Saint Ambroise nous rappelle que, même dans les ténèbres les plus profondes, la miséricorde de Dieu et l'intercession de l'Église nous offrent toujours un chemin vers la résurrection intérieure.

« Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi »

Même si les symptômes de la mort ont enlevé tout espoir de vie, même si les corps des défunts gisent près du tombeau, cependant, à la voix de Dieu, les cadavres déjà prêts à se décomposer se relèvent, retrouvent la parole ; le fils est rendu à sa mère, il est rappelé du tombeau, il en est arraché. Quel est ce tombeau, le tien ? Tes mauvaises habitudes, ton manque de foi. C'est de ce tombeau que le Christ te délivre, de ce tombeau que tu ressusciteras, si tu écoutes la Parole de Dieu. Même si ton péché est si grave que tu ne peux le laver toi-même par les larmes de ton repentir, l'Église, ta mère, pleurera pour toi, elle qui intervient pour chacun de ses fils comme une mère veuve pour son fils unique. Car elle compatit par une sorte de souffrance spirituelle qui lui est naturelle, lorsqu'elle voit que ses enfants sont entraînés vers la mort par des vices funestes... Qu'elle pleure donc, cette pieuse mère ; que la foule l'accompagne ; que non seulement une foule, mais une foule considérable compatisse à cette tendre mère. Alors tu ressusciteras dans ton tombeau, tu en seras délivré ; les porteurs s'arrêteront, tu te mettras à dire des paroles de vivant, tous seront stupéfaits. L'exemple d'un seul en corrigera beaucoup et ils loueront Dieu de nous avoir accordé de tels remèdes pour éviter la mort.



Saint Ambroise de Milan
(339-397)

Aperçu : Saint Ambroise de Milan voit dans la résurrection du fils de la veuve de Naïm une image de la miséricorde divine et de l'intercession de l'Église. La veuve représente l'Église, qui pleure et prie pour la résurrection spirituelle de ses enfants, morts à cause du péché ou du manque de foi. Le tombeau symbolise nos mauvaises actions, mais à la parole du Christ, les morts ressuscitent et retrouvent la vie. Si nos propres larmes ne suffisent pas, l'Église, comme une mère aimante, intercède pour chacun de nous, obtenant notre libération spirituelle par la puissance de Dieu.

Les pleurs d'une mère

La miséricorde de Dieu se laisse vite fléchir par les pleurs de cette mère. Elle est veuve ; les souffrances ou la mort de son fils unique l'ont brisée. (...) Il me semble que cette veuve, entourée de la foule du peuple, est plus qu'une simple femme méritant par ses larmes la résurrection d'un fils, jeune et unique. Elle est l'image même de la Sainte Église qui, par ses larmes, au milieu du cortège funèbre et jusque dans le tombeau, obtient de rappeler à la vie le jeune peuple du monde. (...) Car à la parole de Dieu les morts ressuscitent (Jn 5,28), ils retrouvent la voix et la mère recouvre son fils ; il est rappelé de la tombe, il est arraché au sépulcre. Quelle est cette tombe pour vous, sinon votre mauvaise conduite ? Votre tombeau c'est le manque de foi. (...) Le Christ vous libère de ce sépulcre ; vous sortirez du tombeau si vous écoutez la parole de Dieu. Et si votre péché est trop grave pour que les larmes de votre pénitence puissent le laver, qu'interviennent pour vous les pleurs de votre mère l'Église. (...) Elle intercède pour chacun de ses enfants, comme pour autant de fils uniques. En effet, elle est pleine de compassion et éprouve une douleur spirituelle toute maternelle lorsqu'elle voit ses enfants entraînés à la mort par le péché.

Traité sur l'évangile de S. Luc, V, 89 ; SC 45 (trad. trad. G. Tissot; Editions Cerf 1971, p. 214; rev.)

Aperçu : Saint Silouane (1866-1938) exprime avec ferveur l'immensité de la miséricorde divine et l'amour infini de Dieu pour les hommes. Ayant goûté à la bonté et à la grâce du Seigneur, son âme est insatiablement attirée vers Lui, incapable d'oublier son Créateur. L'Esprit divin nourrit cet amour et lui donne la force de désirer sans cesse le Père céleste.

Il souligne la bénédiction d'aimer l'humilité, de rejeter les pensées mauvaises, et d'aimer son frère, car en lui réside notre propre vie. L'amour pour nos frères nous permet de ressentir la présence de l'Esprit du Seigneur, apportant paix et joie, et éveillant des larmes de compassion pour le monde entier.

Saint Silouane, conscient de ses propres fautes, pleure devant l'amour du Seigneur, qui ne tient pas compte des péchés. Ces pleurs se transforment en intercession pour toutes les âmes, avec le désir ardent qu'elles soient accueillies dans le Royaume céleste.



Saint Silouane
(1866-1938)

« Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux »

Seigneur miséricordieux, que ton amour pour moi pécheur est grand ! Tu m'as donné de te connaître ; tu m'as donné de goûter ta grâce. « Goûtez et voyez comme le Seigneur est bon » (Ps. 33,9). Tu m'as donné de goûter ta bonté et ta miséricorde, et insatiablement, jour et nuit, mon âme est attirée vers toi. L'âme ne peut oublier son Créateur, car l'Esprit divin lui donne les forces d'aimer celui qu'elle aime ; elle ne peut s'en rassasier, mais désire sans trêve son Père céleste.

Bienheureuse l'âme qui aime l'humilité et les larmes, et qui hait les pensées mauvaises. Bienheureuse l'âme qui aime son frère, car notre frère est notre propre vie. Bienheureuse l'âme qui aime son frère : elle sent en elle la présence de l'Esprit du Seigneur ; il lui donne paix et joie, et elle pleure pour le monde entier.

Mon âme s'est souvenue de l'amour du Seigneur, et mon cœur s'est réchauffé. Mon âme s'est abandonnée à une profonde lamentation, car j'ai tant offensé le Seigneur, mon Créateur bien-aimé. Mais il ne s'est point souvenu de mes péchés ; alors mon âme s'est abandonnée à une lamentation encore plus profonde pour que le Seigneur ait pitié de chaque âme et la prenne dans son Royaume céleste. Et mon âme pleure pour le monde entier.

(in Sophrony, Starets, p. 339)

Paroisse orthodoxe Saint-Benoît-de-Nursie
Paroisse francophone de l'Église Orthodoxe en Amérique
807, avenue Sainte-Croix,
Saint-Laurent, Québec H4L 3X6
<http://www.saintbenoitdenursie.ca>



LIVRET À EMPORTER POUR LIRE ET MÉDITER LES TEXTES CHEZ SOI.